

CHRISTIAN GAILLY

K.622

Clarinet Concerto

in A major K 622

W.A.Mozart (1756-1791)

Allegro

Clarinet in A

Piano *p*

5

10

15

20

25

K.622

DU MÊME AUTEUR



DIT-IL, 1987

K.622, 1989

L'AIR, 1991

DRING, 1992

LES FLEURS, 1993

BE-BOP, 1995 (“double”, n° 18)

L'INCIDENT, 1996 (“double”, n° 63)

LES ÉVADÉS, 1997 (“double”, n° 65)

LA PASSION DE MARTIN FISSEL-BRANDT, 1998

NUAGE ROUGE, 2000 (“double”, n° 40)

UN SOIR AU CLUB, 2002 (“double”, n° 29)

DERNIER AMOUR, 2004

LES OUBLIÉS, 2007

LILY ET BRAINE, 2010

CHRISTIAN GAILLY

K.622



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1989/2011 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

C'est en écrivant
qu'on devient écrivain,
écrit-il.

L'œuvre dont le chiffre apparaîtrait sur la couverture est un concerto de Mozart, je sais que tout le monde le sait mais je le dis pour ceux qui peut-être ne le savent pas, et aussi pour ceux qui le savent, afin qu'ils sachent que je le sais aussi, et enfin afin que nous soyons tous là à savoir que nous le savons, ça commence bien.

Je l'ai entendu pour la première fois un soir d'hiver au fond de mon lit bien au chaud, pas malade rassurez-vous, la couette remontée jusqu'au menton, voilà bien à quoi tiennent les choses.

Je m'explique.

S'il n'avait pas fait si froid cet hiver-là je n'aurais pas entendu le concerto, s'il avait fait aussi chaud qu'en été, une nuit d'été où je me vois à moitié nu sur le drap trempé de ma propre sueur,

je me serais levé pour éteindre la radio, je tombais de sommeil, si je peux dire qu'allongé je tombais de sommeil, disons que je sombrais ou étais tenté de sombrer dans quelque chose qui ressemble à la mort sereine, mais la mienne de mort ne sera pas sereine, bien que la découverte de cette nouvelle beauté m'ait donné une soudaine raison d'espérer une mort sereine.

À propos de mort le fait d'apprendre plus tard qu'il s'agissait de la dernière œuvre achevée par le compositeur me l'a rendue encore plus belle, comme c'est lâche de s'arrêter à de pareils détails.

Je ne me suis pas levé, j'ai écouté le concerto d'un bout à l'autre, je veux dire du début à la fin.

Le sommeil ce salaud cherchait à me gagner, la beauté réveille mais quand elle a affaire à une aussi grande fatigue, à une aussi grande lassitude, elle doit lutter, lutter.

J'ai bougé pour me défendre, pour aider la beauté, n'en rien perdre, j'ai changé de position, je me suis un peu redressé en tirant sur la couette, j'ai relevé la tête, puis l'oreiller sous ma tête, enfin j'ai appuyé ma tête contre cet oreiller.

J'étais dans le noir, ma seule clarté venait de la musique et du cadran vert qui me faisait face, j'écoutais en le regardant fixement, intensément je le fixais pour mieux entendre, sources lumineuses et sonores se confondaient, la lumineuse était sonore et la sonore lumineuse.

Tout seul je me disais dans le noir en écoutant : Ce que c'est beau, ce que c'est beau, et j'étais tellement ému et à la fois tellement honteux de m'émouvoir ainsi que je me disais aussi : Ce que tu peux être bête, mais c'était tellement beau qu'à la fin je me laissais dire : Ce que c'est beau mon dieu, ce que c'est beau.

En même temps j'étais très attentif et inquiet, inquiet de tout retenir, comme si j'avais besoin de retenir ce que j'entendais, comme si j'avais peur de ne plus jamais entendre ce que j'entendais, j'avais raison d'avoir peur, je n'ai jamais plus entendu ce que j'ai ce soir-là entendu.

À la fin de l'émission la dame de la radio nous a rappelé ce que nous venions d'entendre, nous, les auditeurs, soudain je n'étais plus seul, et, chose que je ne fais jamais, je me suis levé pour le noter : Wolfgang Amadeus Mozart, concerto pour clarinette en La majeur, j'avais peur d'oublier.

En général quand je note les choses parce que j'ai peur de les oublier je m'en souviens très bien sans avoir recours à mes notes, la peur d'oublier me force à me souvenir, m'empêche d'oublier, me force à me souvenir que je les ai notées, m'empêche d'oublier ce que j'ai noté, peut-être est-ce simplement le fait de les avoir notées qui me fait m'en souvenir, j'oublie la plupart du temps que je les ai notées, je n'ai même pas besoin de

m'en souvenir, heureusement parce que je me demande ce qui pourrait me le rappeler.

De même que je me demande si j'ai bien fait de noter les références, je me demande si je n'aurais pas mieux fait de me contenter du souvenir de mon émotion, la laisser mourir de sa belle mort.

Au lieu de ça je me suis mis en tête de retrouver l'enregistrement comme ceux qui prennent des photos de leurs souvenirs, avant de se souvenir, je veux dire pour se souvenir, revoir ce qu'ils ont vu alors que tout est perdu.

J'ai fait des photos pendant des années jusqu'au jour où je me suis rendu compte qu'elles me faisaient tout oublier, j'empêchais la mémoire de faire son travail, de faire son deuil des choses, je l'empêchais de fonctionner.

On ne retient pas le présent en excluant le présent et la photo c'est ça, ça retranche, ça fait des trous dans le monde, des trous de mort, alors que la peinture ajoute au monde son éternité, morceau par morceau.

J'aimerais bien renoncer, m'arrêter là, mais comme je ploie toujours sous l'absolue nécessité d'écrire, je continue, c'est décidé, je vais continuer, les voisins du dessus sont en train de s'engueuler, le soleil se lève et baigne la rue d'une lumière orangée, tout devient beau.

Cette beauté-là est trop simple, je ne dois pas m'en contenter.

L'accès, la voie d'accès, le chemin menant ou conduisant à la beauté, à une quantité toujours plus petite de beauté, passe par une quantité toujours plus grande de laideur, écrit-il.

Dès le lendemain je suis parti à la recherche du concerto, ce n'est pas vrai, en tout cas je me suis dit : Si je passe devant un disquaire, je regarde, à tout hasard j'ai regardé au supermarché en faisant mes courses, je n'ai rien vu, à part Les quatre saisons.

Je ne peux pas inventer, je refuse de me donner l'air de quelqu'un qui aurait écumé tous les disquaires de la place de Paris, ce n'est pas le cas, je n'en possède que trois versions.

J'ai quand même cherché, ça oui, mais comme je n'avais pas noté le nom des interprètes je pouvais toujours chercher, de toute façon si je l'avais trouvé je n'aurais pas retrouvé mon émotion, je me demande alors ce que j'ai cherché, pourquoi je l'ai cherché, ce que je cherche encore, là, écrivant.

J'essaie de rendre compte de ce qui m'est arrivé, tout en sachant qu'en essayant d'en rendre compte je ne retrouverai jamais les émotions qui ont accompagné ce qui m'est arrivé.

J'essaie quand même, peut-être pour ne pas tout perdre, les émotions et le reste, garder au moins le reste.

Dès que j'ai trouvé le premier disque, la pre-

mière version, comme celui qui reproduit la même mise en scène ou tente de reproduire avec la même femme la même mise en scène pour retrouver le même plaisir qu'il ne retrouve jamais, sa seule chance étant d'en découvrir inopinément un autre, peut-être meilleur ou plus grand, ce qui n'arrive jamais dans ces conditions, je suis allé jusqu'à vouloir reproduire celles de ma première écoute, l'heure, la nuit, le cadran vert, la position, peine perdue.

Les conditions de l'émotion ne sont pas l'émotion, les conditions de l'émotion ne sont que le décor de l'émotion, et s'il est possible, toujours possible de reproduire le décor extérieur, le décor intérieur, lui, n'est pas reproductible, il change à vue, écrit-il.

Je me demande encore une fois pourquoi je n'ai pas noté le nom des interprètes.

Je n'y ai pas pensé sur le coup, j'avais tellement peur de tout oublier en cherchant à tout retenir que je n'ai voulu noter que le titre et le compositeur, sans penser au disque, je n'y ai pas pensé à ce moment-là, je l'avoue.

À ma décharge je dirai, j'adore parler à ma décharge, que je n'ai pas attendu que la dame de la radio donne le nom des interprètes, j'étais déjà debout pour noter Mozart et le concerto, je n'ai pas entendu le reste.

Il me vient seulement à l'esprit que je pouvais

également téléphoner à la radio et demander les références du disque passé tel jour à telle heure.

On peut toujours téléphoner à la radio, on peut toujours essayer, je l'ai fait un jour pour engueuler un producteur qui avait dit du mal d'un poète que j'aime bien.

On peut toujours dire du mal d'un poète, ça n'empêche pas ledit poète d'être un grand poète, mais ce monsieur l'avait fait avec un tel mépris dans la voix que je n'ai pas pu m'empêcher de téléphoner, ne serait-ce que pour lui montrer qu'il ne pouvait pas se permettre impunément de dire n'importe quoi sur n'importe qui sous prétexte qu'il est à l'antenne d'une chaîne culturelle où il règne en maître.

Finalement je ne l'ai pas eu au téléphone, j'ai eu une secrétaire, dont je m'aperçois soudain que le rôle est de taire les secrets, mais elle m'a promis de transmettre mon message, ma protestation, enfin c'est ce qu'elle a dit.

Qu'est-ce que je disais ?

Oui, je ne possède que trois versions de l'œuvre.

Comme si je ne connaissais pas la suite je me relis et je me demande si ce que je lis m'intéresse, si j'ai envie de connaître la suite.

Ai-je envie de connaître la suite ?

Dans les mauvais jours et ils sont légion je ne me réponds même pas, mais dans les bons jours,

CHRISTIAN GAILLY

K.622

Clarinet Concerto



Cette édition électronique du livre
K.622 de Christian Gailly
a été réalisée le 02 août 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707321428).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

Couverture : © Virtual Sheet Music.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707327499

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr